

Le bonheur à l'école

Le bonheur à l'école

se prolonge sur le site www.editions-iconoclaste.fr

L'Iconoclaste

27, rue Jacob

75006 Paris

Tél. : 01 42 17 47 80

iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

© L'Iconoclaste, Paris, 2013

Tous droits réservés pour tous pays.

Dominique Deconinck

Le bonheur à l'école

Journal d'une instit



L'Iconoclaste

À Clément, à Henri, à Flore

À tous les Arthus...

« Toutes les grandes personnes ont d'abord été
des enfants, mais peu d'entre elles
s'en souviennent. »

Antoine de Saint-Exupéry
Le Petit Prince

1

Chaque jour
a son matin...

J'aime arriver très tôt à l'école, j'ai toujours aimé cela. Quand la ville s'éveille à peine. Enfant, je savourais le chemin vers mon école communale d'une bourgade de Dordogne. J'aimais le rituel des préparatifs, les vêtements posés sur la chaise, le cartable ouvert rempli de cahiers et de livres qu'il fallait refermer à la hâte. Puis en route, je m'amusais à deviner l'intérieur des maisons éclairées. Nous étions quatre filles, choyées par nos parents, mais, j'ignore pourquoi, je me sentais mieux dans la petite foule des écoliers que dans l'intimité familiale. Nulle part ailleurs je n'existais avec autant d'intensité. À neuf ans, il a fallu déménager pour suivre mon père, vétérinaire, attiré par un poste à l'étranger. Ma dernière année d'école primaire se déroula sous le soleil d'une ville tunisienne, La Marsa, alanguie en bord de mer, non loin de Tunis.

Sous les bougainvilliers, on dépassait le glacier Chez Salem, avant d'enfiler une série de petites rues qui aboutissaient à la grille de l'école française. Posté là, un vieux marchand de graines de tournesol – « gli-bettes » en arabe – répétait « Je suis là, j'ai besoin d'argent. Je suis là, j'ai besoin d'argent », mais ne manquait jamais de me glisser deux ou trois graines dans la main. Aujourd'hui, à quarante ans passés, dans les rues parisiennes, mon élan est intact. Je vais à l'école.

À 7 h 30, j'accélère le pas, ma sacoche de cuir rouge à la main. Dans les bistrotts, des ouvriers avalent un café avant d'attaquer leur journée, eux aussi ils sont du matin. Leur tenue dit tout de leur métier, entre marteaux-piqueurs, enduits et plâtre, la mienne aussi sûrement. Je ne peux mentir sur ce qui m'attend : récréations sous la pluie, escaliers empruntés dix fois par jour, craie sur les doigts, classe surchauffée. Bref, je n'aborderai jamais ce trottoir en talons aiguilles, bas de voile et jupe serrée. Concentrée, j'égrène mentalement la liste des petites obligations de la journée : les photocopies d'un texte en format A5 (j'espère qu'Anna sera là pour m'indiquer la bonne touche), l'appel à l'orthophoniste de Lâam à 12 h 30 (aller au secrétariat pour prévenir

Isabelle que j'utiliserai son téléphone), le rendez-vous avec les parents de Samia (pourvu que le mot soit signé cette fois).

En Dordogne, une fois franchie une vieille grille, un passage bordé d'arbres nous guidait jusqu'à une cour ornée de marronniers. Le tout immense dans ma mémoire, mais sans doute pas tant que ça en fait... Dans mon école tunisienne, je me souviens de ces senteurs d'eucalyptus qui m'accueillaient. Ici, c'est sous un simple porche frappé d'une plaque « École maternelle et élémentaire » que je passe chaque matin. L'enseigne est modeste mais j'en franchis toujours le seuil avec le même enthousiasme... J'aime mon métier, je l'ai choisi il y a plus de quinze ans, et je m'en réjouis chaque jour.

Je suis enseignante en primaire, maîtresse d'école, ou encore professeur des écoles. Mais aucun de ces termes ne me satisfait. Je ne me reconnais que dans un seul mot : instit. Pas institutrice qui renvoie trop à une image vieillotte de femme sévère au chignon gris. « Instit », ça résonne ! Ce mot porte en soi une énergie créative, un altruisme réfléchi, une force de persuasion, une maîtrise expérimentée. Mais tout le monde ne perçoit pas cette résonance... Une vieille amie d'une vieille tante, assise droite dans son vieux

fauteuil, s'inquiéta un jour de mon devenir. « Je suis instit. » « Ah bon, seulement ? » Sa moue dépitée prouva qu'elle attendait davantage de mon passé d'élève sans histoire. Elle m'aurait bien vue avocate, médecin ou professeur, mais à l'université... Mais non, j'étais juste instit, du gâchis à ses yeux. Jugement hâtif révélateur d'un certain milieu : instit, c'est bon pour les prolos, les fonctionnaires... Mais non ! Instit, c'est génial !

« Une école à taille humaine », m'avait annoncé Mme Delle du bureau des affectations. Cette expression sonnait juste et m'a tout de suite donné envie. Plus qu'une toute petite école, c'est « une école de poupée », comme l'a dit ma sœur venue me voir un jour. J'ai connu auparavant plusieurs établissements, essayé en vain d'adopter de grands bâtiments, boulimiques d'escaliers identiques, de vitrages aux mêmes dimensions, de stores certifiés conformes. J'ai tenté de me sentir chez moi dans des étages regroupant une dizaine de classes, où se croisaient au pas de course un nombre incalculable d'adultes que je n'arrivais pas à connaître. Une école à taille inhumaine ? Je m'attachais à ma classe comme à un canot de sauvetage arrimé au pont d'un paquebot. J'ai navigué avec mes élèves, mais

pas avec cette école-là. Puis est survenu un changement de vie et de ville, j'ai alors jeté l'ancre à l'école Saint-Exupéry.

Son porche s'ouvre sur un espace circulaire, baptisé petite place, dominé par les hautes fenêtres des bureaux de l'administration. Enfant, j'observais souvent les maîtres et les maîtresses entrer en salle des profs par un perron en pierre, puis passer et repasser derrière les carreaux de fenêtres identiques. De la cour de récréation, fascinée, je suivais leurs mouvements sans les comprendre, et leur prêtais une vie trépidante. Ce lieu réservé aux seuls adultes était mystérieux. C'est dorénavant mon univers... sous l'autorité de Marina, notre directrice. On la croirait là depuis des siècles tant elle tient avec aisance ce poste de vigie. Les parents disent d'elle qu'elle est « très présente », un compliment pour une directrice d'école.

Dans quelques minutes se bousculeront ici parents, enfants, nounous, surveillants, maîtres venus de tous horizons. Mais à cette heure matinale, seuls mes pas résonnent sur la cour pavée. J'emprunte le passage allant vers la cour de récréation. Voilà, c'est ici. On est à l'école. Dans l'école. Jusqu'à 16h30, elle bourdonnera de son activité coutumière.

Au travers d'une porte de verre fumé, je devine Anna à la photocopieuse. Je file vers ma classe. CE1-B, premier étage, au fond à droite. Ouvrir la porte... Une impression de frais, de renouveau. Comme à chaque fois que l'on entame un nouveau cahier, d'une écriture particulièrement bien tenue. Avant 8 heures du matin, la classe reste un lieu privé, intime. Ici, je me sens chez moi. La lumière clignotante des néons chasse la nuit, un silence bienveillant règne encore. D'un regard, je balaie l'ensemble des tables d'écolier qui semblent attendre leurs propriétaires. Dans les cases de bois fixées sous chacune d'elles, cahiers et livres cohabitent avec ardoises et trousse. Une fois de plus, je vais devoir aider certains à organiser cet espace minuscule. Si Romane peut viser la palme d'or du casier impeccable, Lucie devra s'armer de patience pour retrouver le moindre objet sous l'amas de feuilles de brouillon et de dessins pliés en accordéon. Au vol, je griffonne sur mon bloc-notes : Lucie casier. Premier des mille petits messages adressés à moi-même tout au long de la journée.

Souvent, j'ai constaté le peu d'évolution de la salle de classe depuis l'école de Jules Ferry. Les gravures anciennes, les photos d'époque, les musées-

écoles montrent que ce lieu est resté un peu hermétique aux changements du monde extérieur. Pourtant, les open space ont redessiné les bureaux, les magasins ont réinventé leurs présentoirs et la majorité des services publics ont repensé leurs espaces d'accueil. Mais les classes, elles, résistent.

Ma propre scolarité s'est effectuée, comme tant d'autres, au milieu d'affichages bigarrés : les tables de multiplication, les conjugaisons des verbes être et avoir, la carte de France, le modèle des lettres en majuscule, les figures géométriques en grand format. Aujourd'hui, ce cadre a disparu ou s'est modernisé, mais j'aime toujours voir les piles de cahiers et leurs protège-cahiers alignés par couleur, les craies posées sur la rigole du tableau, et, suspendus près de celui-ci, l'immense compas en bois jaune et la tout aussi grande règle entaillée de larges graduations. Le mobilier a évolué, le métal coloré et le contreplaqué lavable ont remplacé les petits bureaux de bois aux deux places scellées. Mais une salle de classe actuelle reste reconnaissable par tous.

Cela me conforte dans l'idée qu'enseigner est avant tout un métier de relation, fondé sur ce lien singulier entre l'adulte et l'enfant. Le reste serait décorum, certes au service de l'apprentissage, mais

secondaire. Placez dans une pièce un maître bienveillant et un élève curieux, alors il se passera quelque chose. La question est de savoir si l'élève a la curiosité requise, s'il est suffisamment disponible pour cela. Sa vie en dehors de l'école lui laisse-t-elle la liberté, le plaisir et le luxe d'exprimer cette curiosité? À nous, les enseignants, de jongler avec cette réalité.

Les grandes aiguilles bicolores de l'horloge marquent 8 heures. Ma veste et mon écharpe abandonnées sur un dossier de chaise, je m'avance vers le tableau et saisis une craie blanche. C'est doux, une craie... Sur l'espace vert bien nettoyé à l'éponge, j'écris en m'appliquant: jeudi 1^{er} décembre. Si je fais partie des enseignants qui militent pour une école moderne, si je ne rate pas une revue pédagogique ou un article de presse éclairé sur la question, j'assume aussi, un peu en secret, mon attachement à cet acte matinal et désuet, image d'Épinal de la maîtresse: écrire la date au tableau. Puis reculer, et valider d'un œil exigeant ce premier écrit. Oui, je peux commencer. Tout est en ordre. Je suis prête pour l'imprévu, mon métier.

Grammaire

Phrase du jour écrite au tableau : *Le troupeau avance le long du chemin.*

Dans mon dos, j'entends la petite voix de Jeanne :

– Maîtresse, tu t'es trompée...

Je me retourne, air interrogateur :

– Ah bon ?

Buste en avant, elle pointe du doigt le milieu de la phrase et ose :

– T'as pas mis *-ent* au verbe, là... à *avance*.

– Ben oui ! Y a qu'un troupeau, Jeanne !

– Mais y a plein de vaches dans un troupeau...
